

Ces argens avec le produit de ma terre m'ont fait subsister avec ma famille pendant tout le temps. Il m'est arrivé quelque malheur, ma maison fut incendiée. Comme j'avais été dans l'habitude de vivre plus en société, je désirais obtenir une terre toute faite : voyant une annonce que M. White avait besoin d'un fermier, je m'arrangeai avec lui, à raison de trente louis par année, en par lui soutenant ma famille. M. White vint à décéder la première année de mon temps de service, et je continuai une deuxième année avec les syndic, recevant un meilleur salaire, qui s'élevait à cinquante louis, et ma famille nourrie en partie. La troisième année je pris la ferme à Bail avec tout le bétail, à raison de cent vingt louis par année. Sur la ferme de M. White il y a environ quatre vingt arpens de terre entièrement faite, et environ trente ou quarante qui ne sont pas parachevés. J'ai pris la ferme des Jésuites à Beauport, pour vingt-neuf années, mais toute nue, et à la charge d'entretenir les bâtisses à mes dépens. J'ai cette ferme depuis le premier de mai dernier.

Lorsque vous-avez commencé à travailler dans la forêt, aviez-vous quelqu'un pour vous aider, et s'il en est ainsi, combien leur donniez-vous par jour, à part de leur nourriture?—Je n'ai eu personne avec moi.

Combien trouvez-vous qu'il faut de jours de travail pour abattre et nettoyer un arpent de terre?—Je ne puis pas dire combien il faut de journée de travail pour préparer un arpent de terre prêt à herfer.

Connaissez-vous quelque émigré pauvre proche de votre demeure, qui a pris une terre en bois de bout, sans posséder aucun capital; et détailler de quelle manière il s'est mis à l'œuvre, d'après ce que vous en connaissez?—J'en connais plusieurs, dont j'ai fait le récit ci-dessus.

Si quelque émigré pauvre obtenait des terres à deux milles de votre demeure, pourriez-vous lui donner de l'ouvrage à temps perdu, entre l'époque où il fait ses semences et celui de la récolte, et quelles gages seriez-vous en état de lui donner, à part de sa pension?—J'ai employé des hommes, et je leur ai ordinairement donné deux chelins par jour, avec leur nourriture, ou deux chelins et dix-huit sols par jour sans nourriture, pendant la récolte : c'était des hommes fiables et capables, mais je n'ai pas l'habitude d'en employer généralement, parce que j'ai des hommes à l'année. Je paye à un homme qui fait bien labourer vingt louis par année, et je lui donne son coucher, sa pension, son logement et son lavage. Je paye à un homme pour faire tous les travaux en général de la ferme six piastres par mois, pendant toute l'année; et pour une bonne servante, trois piastres par mois.

Samedi, 7 mars 1829.

M. Ferdinand
Murphy.

M. Ferdinand Murphy, de Valcartier, ayant comparu, a dit : Je suis d'une province dans le sud de l'Irlande. J'arrivai dans ce pays, en octobre 1821, accompagné de ma sœur. La disette des temps, les fortes rentes des terres, les bas prix des produits qui causaient ma ruine, le mécontentement des esprits dans les différentes parties du pays, et les rapports favorables qui me furent faits du Canada, m'engagèrent avec ma sœur de venir tenter fortune dans cette partie éloignée de l'hémisphère. A notre arrivée ici, nous possédions à nous deux vingt et un chelins. Je restai en ville pendant quinze jours, sans gagner un sol : J'allai alors à Valcartier, tout-à-fait dans le bois, à trois milles du premier établissement. J'avais fait l'entreprise de couper et d'abattre le bois sur cinq arpens de terre, à raison de trois louis par arpent. On m'avança des provisions, des vêtements et d'autres articles dont j'avais besoin, qui s'élevaient en tout à la moitié de la somme de l'entreprise. Je finis mon entreprise avant le printemps, et nettoyai la terre après que la neige eut disparu de dessus la terre, et je reçut la somme entière de quinze louis. Je subsistai entièrement sur cela pendant l'hiver, et il me revenait une balance au printemps. A mon arrivée dans le bois, je me bâtis une cabanne de pièces sur pièces d'environ 12 ou 14 pieds en carré, assez haute pour qu'un homme pût s'y tenir debout, avec une ouverture pour la fumée; le plancher était de pièces fendues applanies, et je ménageai un endroit pour y placer le foyer. Comme il n'y avait pas de chemin, dans cette distance de trois milles, j'étais obligé de porter mes provisions sur mon dos, quelques fois dans la neige par dessus la tête. Mes provisions se composaient principalement de biscuit, patates et lard, et quelques fois je me procurais du thé et du sucre. Arrivé au printemps, aussitôt la terre découverte, je semai environ 22 minots de patates, qui me donnèrent dans l'automne, vingt-trois minots pour chaque minot de semence; c'est une des meilleures récoltes que j'ai jamais eu. N'ayant point de famille à soutenir, pendant que mes patates étaient en terre, j'allai dans différentes parties du pays passer le temps parmi mes amis pendant environ deux mois; Je ne faisais aucune dépense parmi eux. Dans l'automne je revins faire ma récolte, et dans l'hiver je fis une entreprise de

£100 à Saint-Giles que j'accomplis avec trois hommes. Je ne fis pas grand profit, car il ne me resta que £8 quitte et net. Au printemps je revins à Québec, et j'obtins des religieuses de l'Hôtel-Dieu, un lot de 262 arpens de terre dans le fief Saint-Ignace sur la Rivière Jacques-Cartier : Je m'y rendis sur la fin de l'hiver suivant, j'y fis un abattis d'environ cinq arpens, que je nettoyai au printemps, et je semai 80 minots de patates, qui me rapportèrent plus de 600 minots. J'y avais aussi semé environ un minot d'avoine, qui fut en partie mangé par les écureuils, ce qui conséquemment me donna peu de chose. J'ai pris il y a deux ans, une autre terre dépendante des biens des Jésuites, qui a 90 arpens. J'ai à présent environ 56 arpens de terre que j'ai faite avec l'aide de journaliers que j'employais, lorsque j'avais de quoi les payer. Ma récolte cette année est la plus mauvaise que j'ai eu, rapport au printemps qui a été pluvieux et qui a gâté ma grange. J'ai semé 52 minots de patates, et je n'en ai récolté que 552. J'ai semé 11 minots d'avoine, et j'espère recueillir 100 minots. J'espère aussi avoir 1000 boîtes de foin. En 1827 ma récolte était de 946 minots de patates, le produit de 47 minots : 100 minots d'avoine, le produit d'environ 10 minots, et 600 ou 700 boîtes de foin. Depuis que j'ai commencé, j'ai eu des gens à gages comme suit : Deux hommes pour un mois à six piastres, et nourris pendant l'année dernière. Dans l'année précédente j'ai eu un homme et sa femme pendant un mois, l'homme à quatre piastres, et sa femme à deux piastres. Avant cela, je n'avais pas les moyens de payer des engagés. Je me plais tout-à-fait bien dans ce pays. J'aime l'Irlande, mais je n'irai jamais pour y demeurer, parce que le peuple n'y est pas unanime. Avec ce que j'ai gagné sur ma ferme, j'ai acheté des meubles, et des animaux; 7 bêtes à cornes et un cheval, et j'espère être en état au printemps prochain d'acheter encore deux bêtes à cornes, et d'ajouter quelque autre chose à mes petits besoins. La plus grande difficulté qu'un émigré rencontre, sont les provisions pour le premier hiver, des vêtements convenables, une bonne hache, et une meule à aiguiser pour l'usage de quelques individus, afin de conserver la hache en bon état, et des chemins lorsqu'ils ont quelque chose à apporter au marché; quant aux provisions pour lui-même, un homme peut les porter sur son dos; mais lorsqu'il y a quelque chose à transporter, le manque d'un chemin est une grande souffrance.

Quel serait l'effet d'un prêt que le gouvernement ferait à des nouveaux émigrés pauvres, afin de les mettre en état de surmonter les difficultés de la première année? S'il y avait un établissement de pas moins de 8 ou 10 familles sur de bonnes terres, qui seroient dans la ferme disposition de rembourser l'emprunt, avec des habitudes industrielles, et qui auraient soin de leur santé, un prêt pourrait leur être utile, si le montant n'en était pas trop considérable, et qu'ils pussent le rembourser. Des individus peu réfléchis empruntent de l'argent, dans l'espérance de le rembourser ponctuellement, mais lorsque le temps est expiré, ils se trouvent hors d'état de le rendre.

A votre avis quel est le mode le plus avantageux et le plus économique en fait de nourriture pour un nouvel émigré en cette province? Pourvu que les patates ne soient pas trop éloignées, car c'est un objet qui pèse beaucoup, et que l'on puisse les avoir à bon marché, c'est une bonne nourriture. Bien des personnes parlent de patates et de poisson salé comme un moyen économique pour nourrir un homme de travail : Je puis dire avec confiance, d'après ma propre expérience, que la nourriture la plus économique pour un homme de travail sont les patates, du lard et de la soupe aux pois; on se sert principalement du lard pour donner un gout de viande à la soupe, à part de cela cette nourriture est plus solide que les patates et le poisson. Mais, néanmoins, je ne crois pas qu'un homme puisse vivre longtemps même sur cela seulement; il faut qu'il ait du thé ou du gruau; cela revient à meilleur compte, et procure un changement. Le lait serait meilleur, mais l'émigré ne se trouvait pas encore assez en moyens pour acheter ou nourrir une vache.

Combien faut-il de temps à un Irlandais d'une constitution robuste pour apprendre à manier la hache?—Depuis trois à six mois. Il en est de cela parmi nous, comme il en est des métiers; tel individu est plus susceptible d'apprendre en moins de temps qu'un autre. Je buchais aussi bien au bout de trois mois, que je le fais à présent, et je ne craindrais pas de bucher avec aucun américain qui vient au monde, pour ainsi dire, la hache à la main.

Jean-Baptiste Noreau, de Valcartier, ayant été appelé, a dit :— Je suis établi à Valcartier, il y aura cinq ans cet automne. Je suis établi dans la cinquième concession. J'ai quarante arpens de terre faite une maison, grange, deux chevaux, une vache et trente poules. Je n'avais ni argent, ni meubles lorsque je me suis établi sur ma terre. Je gagnais ma vie en vendant du bois pour faire des roues et du bardeau; et en changeant de chevaux et en trafiquant. Si j'avais les moyens d'ensemencer ma terre le printemps prochain, je serais à mon aise pour le reste de ma vie. J'ai toujours semé depuis la première année que j'ai pris ma terre. Un bon homme peut gagner deux chelins par jour en été et trente sous en hiver. J'ai eu des journaliers qui travaillaient pour leur nourriture.

J. B. Noreau.

Charles Savard, de Valcartier, ayant été appelé, a dit :— J'ai été trois ans à Valcartier. Je suis établi sur un lot près de la rivière. J'ai sept ou huit arpens de terre faite, une petite maison et une grange.

Chs. Savard.